

XYZ. La revue de la nouvelle

Perfection

Régis Normandeau



Numéro 29, printemps 1992

Écrans

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3703ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Normandeau, R. (1992). Perfection. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (29), 38–40.

PERFECTION

RÉGIS NORMANDEAU

Perfection. Dans la forme et dans les traits, perfection du visage féminin.

C'était une vieille idée fixe qui grandissait sans cesse. Dès le moment où il avait été en âge d'apprécier la beauté des femmes, il s'était mis en tête qu'il devait exister un visage de femme parfait, absolu, transcendant. La quête du Graal féminin n'avait cessé depuis d'occuper ses moindres temps libres. Il y aurait bien consacré vingt-quatre heures par jour, mais il fallait bien travailler, manger et dormir.

Avec le temps, c'était devenu obsessif. Il avait cherché partout : dans les tableaux des maîtres (il possédait une impressionnante quantité de livres d'art) comme dans les revues de mode et les magazines artistiques (ils étaient empilés jusqu'au plafond dans certaines pièces de son appartement). Elles étaient toutes très belles, toutes presque parfaites. Justement, elles étaient *presque* parfaites ! Toutes, il leur manquait un petit quelque chose. Aucune ne lui donnait ce frisson ultime, aucune ne lui faisait « chanter le corps », comme il disait.

Dès le départ aussi, il s'était dit qu'elle n'existait peut-être pas, celle qui lui ferait se dire : « Voilà, j'ai achevé ma quête. » Ce ne serait alors qu'un idéal inaccessible ? Un idéal, oui ! Inaccessible, non ! Il ferait vivre cet idéal, l'entretiendrait. Comme il était très bon en dessin, il prendrait une part active à sa propre démarche. À l'âge où les autres garçons qui avaient un certain talent artistique dessinaient des voitures, lui faisait des visages de femmes, des centaines, des milliers de visages de femmes. Les garçons se moquaient carrément de lui ; les filles trouvaient cela plutôt romantique, mais

comme il était très peu loquace, hanté par son idée fixe, elles le trouvaient pour le moins bizarre.

Dix ans plus tard, il cherchait toujours. Et bien qu'il continuât à accumuler livres d'art et magazines, s'était imposée à lui la conviction que la solution ne pouvait venir que de lui-même. Son talent en dessin n'avait fait que grandir avec le temps. Quand il regardait ses derniers dessins, il se disait qu'ils étaient plus près de la perfection que tout ce qui se trouvait dans les milliers de publications qui encombraient tout l'appartement, y compris la salle de bains. Mais ils n'étaient *pas encore* la perfection...

« Je suis pourtant si près. Mais il y a quelque chose qui s'interpose, qui m'empêche de l'atteindre, qui fait écran entre *elle* et moi. »

Écran ? Mais oui, c'est cela ! Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ?

Il fit un tas d'heures supplémentaires au travail pour ajouter encore au petit pécule qu'il avait amassé au cours des ans et après quelques semaines, il put acheter l'outil qui, espérait-il, lui permettrait d'arriver enfin au bout de son long parcours : le dernier modèle d'ordinateur Macintosh avec un écran couleur de soixante centimètres. Après quelques jours de tâtonnements et de frustrations, il maîtrisa parfaitement bien l'appareil et le sophistiqué logiciel graphique.

À partir de ce moment, la certitude qu'il touchait enfin au but emporta tout. Plus rien d'autre ne compta que sa quête. L'ordinateur était sa ressource ultime et il devait réussir. Il n'alla plus travailler, reçut un avis de congédiement, s'en fouta. Il bâcha comme un forcené sur le clavier, ne dormant pratiquement plus, buvant des litres de café, mangeant à peine, ne se lavant et ne se rasant plus.

Au bout d'un mois de ce régime, il avait l'air d'un naufragé et c'est bien ce qu'il était. Il avait échoué sur les rives d'un rêve fou, sans commune mesure avec ceux des gens « ordinaires ». Depuis dix ans, il courait après l'horizon : celui-ci s'éloignait à mesure qu'il s'approchait. Cette pensée le frappa soudainement alors qu'il retouchait pour la énième fois ce trait qui, lui semblait-il, était la clé de tout. Le doigt toujours crispé sur le bouton de la souris, il

pencha la tête dans le creux de son coude gauche et se mit à pleurer bruyamment, faisant exploser toute la tension accumulée au cours des ans. Après plusieurs minutes, il se calma et releva la tête.

Elle était là à l'écran. Il ne savait trop comment, mais la perfection s'étalait à l'écran. Il avait dû, sans s'en rendre compte, pendant qu'il pleurait, déplacer légèrement la souris et modifier ce trait qu'il retravaillait sans cesse depuis deux jours.

Il exultait. Non, il n'était pas un hurluberlu. Il était plutôt de la trempe d'un Joseph Grand qui, dans *La Peste* de Camus, recommençait inlassablement la même phrase. Ils pouvaient aller se rhabiller, tous ces minables dessinateurs d'autos sport.

Il fit de multiples copies de son chef-d'œuvre sur de multiples disquettes. Il en garderait des copies chez lui et en porterait d'autres dans son coffret de sûreté à la banque.

Mais pour l'heure, il lui fallait renouer avec sa propre vie, en commençant par prendre une douche et se raser, avant d'aller prendre un bon repas quelque part en ville. Pendant que l'eau chaude soulageait ses courbatures, il eut un petit pincement au cœur en pensant que l'homme n'avait pu atteindre seul la perfection, qu'il avait fallu une machine pour y arriver. Mais il chassa bien vite ce petit nuage. L'important n'était-il pas le résultat ? La machine n'avait été qu'un outil.

Il sortit et l'air vif de l'hiver le saisit. Il faisait très froid, mais il avait atteint le sommet du bonheur et tout était beau. Il n'avait rien planifié, se laissait aller à l'impulsion du moment. Il prit le métro, descendit à la station Berri et prit la rue Sainte-Catherine vers l'ouest. Ce n'était pas le plus beau quartier de la ville, mais il lui avait toujours trouvé un cachet particulier.

Soudainement, juste avant le croisement de la rue Saint-Laurent, *elle* fut là. *Elle* frissonnait dans sa courte jupe et son mince coupe-vent entrouvert. *Elle* était un peu trop maquillée, mais c'était bien *elle*. Ainsi donc, *elle* existait réellement.

Elle se retourna et vit qu'il la regardait. Alors, sans un mot, sans un geste, uniquement du regard, *elle* l'appela.

XYZ